

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Rencontre avec Suzanne Martel

Danièle Simpson

Volume 1, numéro 3, automne 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25944ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Simpson, D. (1978). Rencontre avec Suzanne Martel. *Lurelu*, 1(3), 12–13.

Rencontre avec Suzanne Martel

par Danièle Simpson

Suzanne Martel aime les histoires depuis toujours. Et elle en écrit depuis qu'elle sait tenir un crayon.

Petite fille, elle avait créé un monde d'écrivain avant même d'en être devenue un. Un monde peuplé de personnages qu'elle et sa soeur, Monique Corriveau, faisaient sortir du mur selon leur bon plaisir.



Suzanne Martel — Tous ces personnages faisaient partie de ce que nous appelions la “famille dans le mur”. Nous avons commencé à les créer lorsque Monique avait quatre ans et moi sept. Ils répondaient à notre désir de nous évader de notre vie quotidienne que nous jugions beaucoup trop calme. Nous rêvions d’aventures, de défis, d’héroïsme.

Plus tard, lorsque nous avons huit et onze ans, nous passions des heures à décrire nos personnages physiquement et moralement. Les photos d’acteurs et d’actrices nous inspiraient et chaque caractère était dépeint minutieusement : l’un était téméraire, l’autre avait la bosse des maths ou du talent pour la musique. C’était des aviateurs, des alpinistes, des scientifiques ou des militaires. Nous étions déjà des féministes puisque les femmes autant que les hommes exerçaient ces métiers fascinants.

Tout naturellement, il nous vint le goût d’écrire le récit des aventures de notre “famille”. Nous pouvions passer des journées entières à les écrire, enfermées dans notre chambre. Le soir, nous nous lisions à haute voix ce que nous avions créé durant le jour. Maman finit par nous interdire d’écrire plus de six heures par jour. Il fallait aller jouer dehors. Pour nous, c’était presque un pensum.

— Vous êtes-vous lassées de cette vie imaginaire ?

S.M. — Non. Pendant huit ou dix ans, elle a été le centre de nos préoccupations. Tout ce que nous faisions en dehors d’elle servait à l’alimenter.

Puis nous nous sommes toutes les deux mariées. J’ai eu six enfants, Monique onze. Nous avons commencé à écrire pour les jeunes. Sans oublier nos personnages cependant. En 1972, Monique m’annonce qu’elle a décidé d’écrire un livre pour les adultes où elle raconte les aventures de Paul, notre duc autoritaire bâtisseur d’empires. Je décide de faire revivre, de mon côté, Arnaud, son cadet de dix ans. En quelques années, toute la longue histoire de notre famille, appelée maintenant les Montcorbier, prend forme. Les volumes succèdent aux volumes. Avant de mourir, Monique a pu terminer l’oeuvre qu’elle voulait faire. Les éditions Fides ont décidé de publier l’histoire des Montcorbier. Les quatre premiers tomes paraîtront en septembre, deux tomes sur Paul et deux autres sur Arnaud.

— Ce sont des livres pour adultes ?

S.M. — Oui, pour adultes. Mais aussi pour tous ceux qui aiment ce genre de récits, quel que soit leur âge.

— Pouvez-vous toujours écrire des journées entières ?

S.M. — Oh oui ! Jusqu’à quinze heures par jour. Je viens d’une famille d’écrivains. Mes deux grands-pères écrivaient et mon père, François-Xavier Chouinard, aussi. Ça m’est naturel. J’écrirais, pour mon plaisir, même si je n’étais pas publiée.

Deux de mes fils continuent cette tradition : l’un a écrit un roman et l’autre un livre de droit.

J’écris à la maison, la nuit souvent, lorsque tout le monde est couché. Couché ou simplement

dans sa chambre, puisque nous sommes une famille d’oiseaux de nuit. Il nous arrive de nous rencontrer dans la cuisine à trois ou quatre heures du matin, un de mes fils et moi. Nous en profitons pour discuter en prenant une tasse de café.

Mes enfants et mon mari sont mon premier public. Ils lisent tous mes manuscrits, les critiquent. Quand un manuscrit a fait le tour de la famille, je retrouve des annotations qui me sont parfois très utiles ou qui m’amusent beaucoup. Un de mes fils écrit dans la marge : Comment se fait-il que tel ou tel personnage soit rendu à tel ou tel endroit ? Celui qui a lu le manuscrit après lui lui répond : Retourne à la page X idiot, tu trouveras la réponse.

Lorsque mes informations scientifiques ne sont pas tout à fait exactes, ce sont eux qui me corrigent. Ma famille m’apporte beaucoup de support. C’est un public enthousiaste.

Mon mari ne s’est jamais opposé à ce que je prenne du temps pour écrire. Au contraire, il prenait même quelquefois la relève et j’en profitais pour m’isoler dans ma chambre plusieurs heures. Il m’a toujours encouragée.

— Avez-vous exercé d’autres métiers que celui d’écrivain ?

S.M. — Oui. Avant de me marier, j’ai fait du journalisme au *Soleil*, de Québec. Après, j’ai eu six enfants, j’ai donc passé plusieurs années à la maison. Mais j’ai eu de nouveau le goût et le besoin d’un travail à l’extérieur. J’ai occupé plusieurs emplois avant de me voir

confier la responsabilité de *Safari*, un hebdomadaire pour enfants qui paraissait dans le *Montréal-Matin* du dimanche. J'ai fait ce travail pendant trois ans, de 1971 à 1974. Mon fils Alain signait la "chronique du coeur". Il avait treize ans à ce moment-là et les enfants qui lui écrivaient à peu près le même âge. Il s'est très bien débrouillé.

— Y a-t-il eu d'autres réalisations auxquelles vos fils ont participé ?

S.M. — Oui. C'est Eric qui a illustré *Lis-moi la baleine*, un livre qui a obtenu le prix du Québec pour la littérature jeunesse en 1968. Et Alain a expérimenté les cent recettes de cuisine de *Marmitons* paru en 1972, aux éditions Jeunesse.

— Vos livres ont souvent été primés, je crois.

S.M. — Il y a eu *Lis-moi la baleine*, comme je vous l'ai dit. Mais avant ce livre, en 1962, *Quatre Montréalais en l'an 3000*, réédité en 1975, sous le titre de *Surréal 3000*, a été primé par l'ACELF¹. Cette oeuvre a été publiée au Japon en 1966, dans le cadre d'une collection internationale de littérature d'anticipation pour la jeunesse.

Un trop bon diable a reçu le prix du Canada pour le Centenaire, en 1967. Et *Jeanne, Fille du Roy*, le prix Alvine-Bélisle, de l'ASTED². L'an dernier, j'ai reçu une bourse du Conseil des Arts qui m'a permis de faire un voyage en Inde. J'aurais pu aller ailleurs mais l'Inde me fascine depuis toujours. L'action des Montcorbier se situe en Sarénie, qui est un petit pays européen fictif, et au Gotal, une colonie sarénienne en Orient. Pour sa création, nous avons été inspirés, Monique et moi, des livres de Rudyard Kipling qui nous avait fait découvrir la magie de l'Orient.

En Inde, je suis tombée nez à nez avec des personnages que j'avais créés. Vous savez, habituellement, un écrivain fait l'expérience inverse: il rencontre des gens puis en tire des personnages de roman. Moi, j'avais créé toute une famille, des lieux, des décors et je les retrouvais ici,

bien vivants, bien réels. C'a été une joie extraordinaire : l'imaginaire qui devient réalité.

— Vous voyagez seule ?

S.M. — Oui, j'ai rarement peur. D'ailleurs la peur, pour moi, fait partie de la vie. Ça ne me fait pas fuir. Ce que j'aime surtout, c'est l'expérience. S'il m'arrive quelque chose, si je me tue pendant que je suis en train de faire une expérience que j'ai désirée, alors que voulez-vous, tant pis, c'est le prix à payer. La vie n'est pas plus sûre en traversant la rue. Et puis il faut bien mourir un jour, à quoi cela servirait-il d'arrêter de bouger, au cas où. Mourir à petit feu d'une longue maladie, ça n'a rien de tellement réjouissant.

Oeuvres de Suzanne Martel
(Titre, éditeur, collection, année d'édition) :

Lis-moi la baleine, Editions Jeunesse, Collection Grain de sel, 1966;

Marmitons, Editions Jeunesse, 1972;

Quatre Montréalais en l'an 3 000 ou *Surréal 3 000*, Editions du Jour, 1963 (prix de l'ACELF 1962) — Editions Education Nouvelle, 1975;

Un trop bon diable, manuscrit ayant reçu le prix fédéral du Centenaire pendant Expo 67;

Jeanne, Fille du Roy, Editions Fides, Collection du Goéland, 1974 (prix Alvine-Bélisle 1974);
Pi-Oui, Editions Héritage, Collection Katimavik, 1975;

Titralak, cadet de l'espace, Editions Héritage, Collection Katimavik, 1975;

Goûte à tout, Editions Fides, 1977;

Tout sur Noël, Editions Fides, 1977.

A paraître :

Montcorbier, Une épopée : la vie de la famille Montcorbier de 1900 à 1935. Dix romans pour adultes et adolescents — chez Fides;

A la découverte du Gotal, Récit de voyage en Inde. Un auteur à la recherche de ses personnages — chez Fides.

D'ailleurs en Inde, tout s'est très bien passé. J'ai fait des rencontres merveilleuses, je suis allée ou je voulais aller. Je parlais à des gens, je leur disais que j'étais écrivain, que je venais du Québec; pour eux, c'était exotique, ça piquait leur curiosité. Conséquemment, j'ai été très bien accueillie. J'ai d'ailleurs raconté toutes mes expériences de voyage dans un livre qui paraîtra bientôt chez Fides, sous le titre de : *A la découverte du Gotal*.

— Quelle sera donc votre prochaine aventure ?

S.M. — Cet été, avec une Esquimaude et un guide, je vais descendre le fleuve Mackenzie en canot. Si je le fais, c'est que j'ai l'intention d'écrire une histoire qui traitera des premiers explorateurs et de la vie qu'ils menaient. Ça peut sembler très excitant, cette excursion, mais je me doute qu'en réalité ça doit surtout être monotone à la longue. Je crois qu'on a beaucoup exagéré le côté romantique de la vie à l'époque de la colonisation, et que, plus que le sens de l'aventure, il fallait avoir un caractère persévérant, tenace. Je ne sais pas. Je vais voir. Et j'aurai sûrement des tas de choses à raconter en revenant. C'est comme ça que j'écris : je me documente d'abord, je lis, je parle à des gens qui connaissent le sujet que je veux traiter. Je pense que ce qui passionne les enfants, c'est la réalité. Ils veulent connaître ce qui existe, c'est pour entrer dans des mondes qu'ils ne connaissent pas qu'ils lisent. Je ne pense pas qu'il faille créer de la confusion dans leur esprit en leur exposant des mondes qu'ils ne retrouveront absolument pas dans la réalité.

— Quand vous jugez de la qualité d'un livre pour enfants, sur quels critères vous appuyez-vous ?

S.M. — D'abord je me demande : Si je lisais ce livre à des enfants, y trouveraient-ils du plaisir ? Y reviendraient-ils ? Et moi-même, lecteur-parent, est-ce que j'y trouve de l'amusement ? Les illustrations (surtout dans le cas des albums illustrés) parlent-elles si bien qu'elles nous amènent dans une sorte de troisième dimension ? L'enfant peut-il revivre l'histoire par l'image ? Est-ce que je conserverais ce livre pour les lecteurs de générations à venir ?

1. Association canadienne des éducateurs de langue française.

2. Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation.